

Michèle Causse

Pour une mer des femmes

par Gloria Escomel et Francine Pelletier



L'amour des femmes est sa passion. Quand sa parole devient cinglante, c'est qu'elle veut pourfendre ceux et celle qui font violence aux femmes. «J'écris parce que je n'ai pas d'épée à la main. Pour moi, l'écriture est la métaphore du meurtre», affirme Michèle Causse, écrivaine, traductrice, préfacière d'oeuvres de femmes, militante de la pensée et de la parole des femmes.

«**J**e crois que l'on pourrait me définir comme une iconoclaste, dit Michèle Causse. Il n'est pas très confortable de l'être. En particulier comme écrivain, car l'on a vite fait de vous épingleur comme "illisible". Or, mon besoin de déstructuration de la syntaxe correspond (traduit) à un besoin parallèle de refondre, voire re-fonder le monde. En effet radical, le féminisme – disons le radicalisme lesbien – est une nouvelle perception du monde, une façon entièrement neuve de l'appréhender, qui fait de l'écrivaine une agente de la modification. Ne pas le savoir, passer à côté, c'est ne pas faire face à un engagement éthique, tout simplement éthique. Et comme il n'y a pas deux écritures qui se ressemblent, je ne comprends pas la rivalité entre écrivaines.»

Michèle Causse dépense beaucoup de son énergie à faire connaître les oeuvres de femmes d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre. Non seulement par ses traductions – elle a traduit Djuna Barnes, Jane Bowles, Mary Daly et des auteures italiennes dans son anthologie *Écrits, voix d'Italie* – mais aussi par des préfaces, des conférences, des cours, voire des manuscrits qu'elle essaie de faire publier en France. Vivant habituellement en Martinique, Michèle Causse sera à Montréal à l'automne, pour assister aux répétitions de deux pièces de Djuna Barnes, *La Colombe* et *Aux abysses*, qu'elle a traduites et que le Théâtre expérimental des femmes présentera en janvier 1987.

FP: Dans vos livres, que cherchez-vous à communiquer?
MC: Des urgences. Et pourtant, je refuse la communication au premier degré. L'écriture est une ascèse du mot, une spéologie. À chacune de trouver son fond. Certains disent ou croient que par l'écriture, on maîtrise sa vie, on prend «forme»; c'est vrai et faux. On ne domine bien que les écritures des autres. La vôtre vous surprend toujours et je crois que c'est cet effet de surprise que recherche, non sans angoisse, qui écrit.

FP: Dans vos livres, que cherchez-vous à communiquer?

MC: Des urgences. Et pourtant, je refuse la communication au premier degré. L'écriture est une ascèse du mot, une spéologie. À chacune de trouver son fond. Certains disent ou croient que par l'écriture, on maîtrise sa vie, on prend «forme»; c'est vrai et faux. On ne domine bien que les écritures des autres. La vôtre vous surprend toujours et je crois que c'est cet effet de surprise que recherche, non sans angoisse, qui écrit.

FP: N'y a-t-il pas une diminution des éditions d'ouvrages de féministes?

MC: Assurément, les collections «femmes» disparaissent sans que personne lève le petit doigt. Les destinatrices (écrivaines) existent, les destinataires aussi – on l'a vu à la foire de Londres – mais ce qui disparaît sournoisement ou franchement, c'est la courroie de transmission. Les médias n'ont jamais été une aide, ils n'ont jamais servi qu'à déformer et caricaturer; mais maintenant c'est pire: on ignore franchement, on occulte tout ce qui, dans une écriture de femme, est subversif, entre autres, bien sûr, l'amour de la femme pour la femme. Aussi bien *Promethea*, d'Hélène Cixous que le *Journal ordinaire*, de Mara, ont été deux livres totalement passés sous silence par la critique. Du coup, Cixous s'est reconvertie dans les heurs et malheurs de Sihanouk. Et elle redevient visible, on reparle d'elle. L'homme ne veut lire que de l'homme ou de la femme *d'hommes*. C'est normal dans cette société homosocialisée. La sado-société, comme l'appelle Mary Daly. Pour des gens comme moi, voire comme Monique Wittig, la publication elle-même devient problématique, difficile. On nous coupe la parole, on nous retire l'adresse. C'est grave, très grave, c'est toute l'existence ontologique des femmes qui est mise en péril, déniée. Car il faut reconnaître à l'écrivaine lesbienne le mérite d'avoir donné une existence ontologique aux femmes: je pense à Djuna Barnes, mais aussi à Nicole Brossard, Adrienne Rich, etc. La femme qui parie sur la femme, la seule utopie.

GE: Le lesbianisme radical ne peut prétendre représenter toutes les femmes. Ne penses-tu pas qu'un mouvement aussi extrémiste puisse faire beaucoup de tort au féminisme, s'il lui est confondu ou associé?

MC: Il faut dissocier les mouvements. Même si les lesbiennes ont été présentes dans toutes les luttes hétéroféministes (avouez que le mot contient déjà une ambiguïté), pour l'avortement et autres, elles vont au-delà, demandent plus et plus vite. En tout cas, je demande plus. Quand je suis allée interviewer à Londres Charlotte Wolff (auteure de *Love between women*), je

lui ait dit: «Je revendique la moitié de la terre!» Elle m'a répondu: «Ce n'est pas assez!» J'ai connu alors un moment de rare bonheur, confirmant mon hypothèse selon laquelle sans territoire propre, on n'a pas non plus de territoire mental, donc pas l'imagination qu'il faudrait. En territoire mâlique, l'imaginaire est castré, bridé, infantilisé, on n'ose pas rêver de grands chambardements. On craint d'être donnée pour folle. La pauvre Valérie Solanas le sait.

FP: Les féministes, actuellement, font la distinction entre l'univers patriarcal et la présence des hommes: l'un n'équivaut pas à l'autre.

MC: Ah! non? Je ne m'en étais pas aperçu. Ouvrez le bouton de la télévision et dites-moi si cette présence envahissante du masculin (visible à travers les formes dites féminines) n'est pas un effet de «patriarcat», mot beaucoup trop honorable qu'il faudrait remplacer par viriocratie ou gérontocratie. Pour moi, il est évident qu'une moitié de l'humanité n'est jamais représentée, lors même qu'elle milite dans des partis politiques; la politique, la pire aliénation qui soit! Si éloignée du politique...

FP: Il faut des utopistes et des radicales comme locomotives mais, pour faire avancer les choses, il faut un grand nombre de femmes modérées.

MC: J'ai un peu de mal à comprendre la «modération»!! À la place de toute femme, je serais indignée, mais en revanche, je comprends très bien l'idée de nombre. Il faut que les femmes fassent nombre, masse, poids, que de nouveau elles se rassemblent autour d'une grande injustice: par exemple, les femmes pourraient, devraient refuser de payer des impôts, car elles n'ont aucune voix au chapitre lorsqu'il s'agit de vote du budget. Leur argent péniblement gagné, du moins en Martinique, en France et au Québec aussi, s'en va en dépenses militaires. Or, s'il est une chose que les femmes haïssent, c'est la guerre. Donc, qu'elles cessent de payer pour que croissent et embellissent les conflits de nation à nation, de pays à pays. Il me semble que leur pouvoir serait considérable.

FP: Un mot d'ordre mondial a commencé à circuler à la conférence de Nairobi, à l'été 1985: celui de la grève des ménages, de l'amour et des tâches domestiques. C'est très radical et en même temps, cela rejoint toutes les femmes qui font les 2/3 du travail mondial et qui en ont assez d'être invisibles.

MC: Oui, l'invisibilité couvre beaucoup de secteurs, dès qu'on touche aux femmes. L'aveuglement des privilégiés ne va pas cesser d'un coup. La nuit du 4 août en France – nuit de l'abolition des privilèges – ne se fera pas sans qu'on lutte, sans qu'on

se batte; rien ne nous a jamais été donné, rien ne nous sera donné, sauf le déshonneur de l'obéissance, de la soumission, qui ont pris des formes si sournoises que même une féministe peut en être victime en toute bonne conscience, sans le savoir. Nous avons été tellement normalisées!

FP: J'ai l'impression – mais moi non plus je ne vis pas en France, alors je suis mal placée pour le dire – que la France est un des endroits où le féminisme va le plus mal. Avec un penchant pour les idéologies, on a assassiné le mouvement.

MC: Rien ni personne ne peut assassiner le mouvement. Il stagne, c'est vrai. Il y a un reflux. Les plus optimistes disent que la féministe se pense, se panse et se repense. Il est certain que nous ne sommes plus dans la phase spectaculaire, celle des actions spontanées. L'heure est à la théorisation, à la réflexion. On pourrait penser avant d'agir, mais agir. Tout reste à faire. Dire que les femmes «ont gagné» n'a aucun sens. Gagné quoi? On les viole plus que jamais. J'ai entendu dire que les deux violeurs d'une lesbienne avaient été acquittés parce que leur victime était, précisément, lesbienne... Voilà. L'homme, qui était deux fois plus coupable, a bénéficié d'une double indulgence.

Je ne me sens nullement triomphaliste... lorsque j'apprends de telles nouvelles. Toutefois, les deux grands moments de ma vie ont été respectivement la participation à la création du mouvement de libération des femmes (j'étais alors à Rome) et tout récemment la première foire féministe du livre à Londres. J'ai vu des femmes qui, pendant trois jours d'affilée, ont fait la queue pour acheter nos livres, lire nos textes, des femmes qui, contredisant la politique éditoriale, réclamaient notre écriture, nos témoignages. Et alors, oui, je l'avoue, j'ai eu envie de me mettre à genoux et de pleurer. Qu'on nous baillonne dix ans, vingt ans, un demi-siècle même, qu'importe, on resurgit toujours, on ressuscite.

En attendant, vivre quotidiennement le silence, le silencé, c'est l'enfer. Surtout lorsqu'on travaille dans la solitude. Mais, sans doute faut-il être fondamentalement solitaire pour rêver d'une grande utopie comme celle d'une terre des femmes – je verrais d'ailleurs mieux une mer des femmes, avec une flottille – accueillant, recueillant toutes les blessées, les malades, les fragiles, les invalides que fournit en abondance cette terre des hommes. Je n'idéalise pas les femmes. Je sais seulement que le souci de dignité exigera leur indépendance totale, sur tous les fronts.

Entendre Michèle Causse, se laisser séduire par sa passion forcenée, c'est accepter de se voir naître, c'est accéder à la passion. ✕



Bibliographie

Michèle Causse, depuis 12 ans, a beaucoup publié.

Des poèmes:

Tota mulier in utero, Éd. Sorcières, 1976.

L'Intruse, Éd. Nouveau commerce.

Des fictions:

L'Encontre, Éd. des Femmes, 1975.

Seven Portraits, Éd. Nouveau commerce, 1980.

Une anthologie:

Écrits et voix d'Italie, Éd. des femmes, 1977.

Une biographie:

Berthe ou un demi-siècle auprès de l'Amazonie, Éd. Tierce, 1980.

Des essais, dont:

Petite réflexion sur Bartleby, Éd. Nouveau commerce, 1976.

Muthos, Éd. Nouveau commerce, 1979.

Corps du dire, dire du corps, Éd. Flammarion, 1979.

Rencontre avec Djuna Barnes, Éd.

Flammarion, 1983.

Lettres à Omphale, Éd. Denoël-Gonthier, 1983.

Et, elle qui parle anglais, italien, chinois, a traduit:

Bartleby, de Melville.

Portrait de Joyce et Ladies' Almanach, de Djuna Barnes.

Short Stories, de Jane Bowles.

Notes for an anthology of radical feminism, de Mary Daly.

En post-face à sa traduction de *Ladies' Almanach* (Éd. Flammarion, 1984), elle a publié une entrevue avec Djuna Barnes, morte en juin 1983; elle a aussi traduit deux de ses pièces, *Aux Abysses* et *La Colombe*.